

Population et Villes Sénégal : La croissance démographique

Amadou Diop*

Abstract: The comparison of the 1976 Senegalese population census and that of 1988 has revealed a population increase of 1,883.834 inhabitants corresponding to a 37.6% global growth. However, the dynamic growth has mostly affected urban centers only. Therefore towns have become an unavoidable reality in the structure of the space of Senegal. Hence, various phenomena of increase and decrease resulted in a reclassification of a few towns. However, the reclassification operated in such a way that the town structuring became more disproportionate resulting in making Dakar, the Capital city, weigh heavily on the system and the lower-level towns shrink. In the process, rural areas suffered a lot because of the huge exodus to towns, mostly to those of the Western part of the country. Therefore, it is urgent to strengthen the regional structuring of the country, mostly that of the Eastern part, by enhancing its socio-economic development.

Evolution globale de la population

Du recensement de 1976 à celui de 1988, la population sénégalaise est passée de 4.998.000 à 6.881.834 habitants. Ce qui correspond à une augmentation totale de 1.883.834 habitants et à un taux de croissance globale de 37,6%. Le déterminant essentiel de cette évolution démographique est la progression continue du taux de croissance moyen annuel qui est passé de 2,3% de 1960 à 1970 à 2,7% de 1976 à 1988.

En réalité la dynamique démographique (Carte No. 1) a surtout profité aux villes, localisées pour la plupart dans le centre occidental du pays. La croissance urbaine est presque 2 fois plus rapide que celle des campagnes. Vingt neuf communes sur trente sept ont un taux de croissance supérieur ou égal à la croissance moyenne nationale qui s'établit à 2,7%. Si le croît naturel a vigoureusement participé à l'urbanisation, la plus grande part revient à la mobilité démographique amplifiée par les problèmes socio-économiques et l'impact de la sécheresse dans les campagnes.

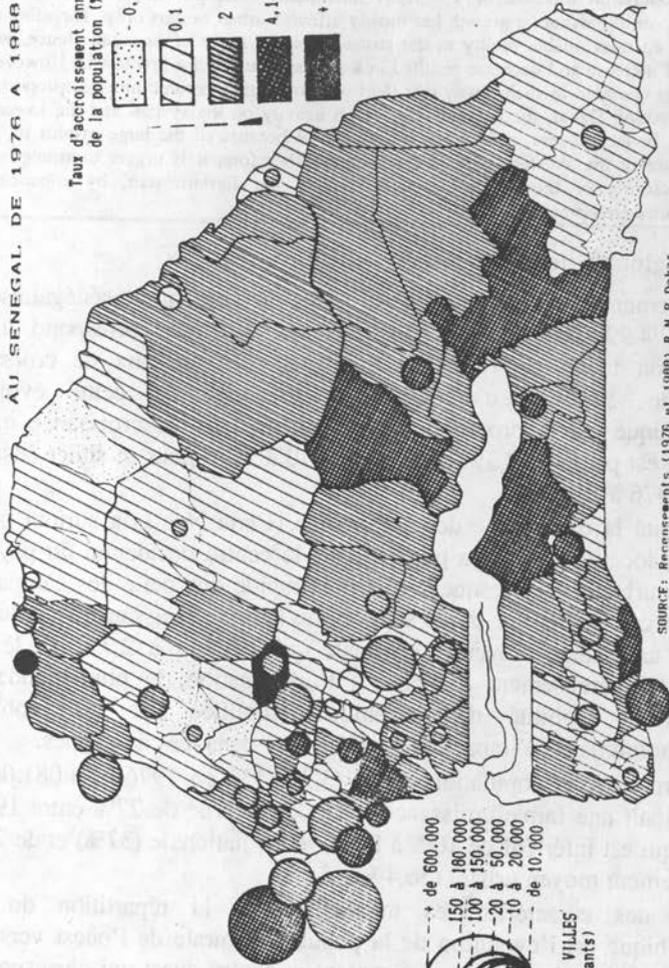
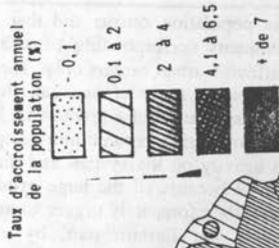
En corollaire, la population rurale (3.208.158 en 1976 et 4.081.069 en 1988) connaît une faible croissance: elle s'est accrue de 27% entre 1976 et 1988, ce qui est inférieur de 10% à la moyenne nationale (37%) et de 29% à l'accroissement moyen urbain (56,4%).

L'une des caractéristiques majeures dans la répartition du croît démographique est l'évolution de la population rurale de l'ouest vers l'est. La partie occidentale du pays notamment le centre ouest qui correspond au

* Département de Géographie, Université Cheikh Anta Diop

Carte No. 1

EVOLUTION DE LA POPULATION TOTALE
AU SENEGAL DE 1976 A 1988



TAILLE DES VILLES
(Nbre habitants)

SOURCE: Recensements (1976 et 1988) B. N. R. Dakar

bassin arachidier subit de profondes mutations socio-spatiales, avec une urbanisation de plus en plus marquée.

La faible structuration urbaine de la partie orientale a comme contrepartie des taux de croissance rurale élevés. A l'intérieur de cet ensemble oriental on distingue un noyau dynamique autour de la ville de Tambacounda; Koumpentoun au nord-ouest de cette ville a un taux de croissance de 5,7%; Missira au sud-est a un taux de croissance annuel de 4,3%. La colonisation des "terres neuves" du Sénégal Oriental, l'extension de la culture du coton, les conditions pluviométriques favorables expliquent cette croissance soutenue. A l'extrême sud-est de cette région, l'espace qui s'organise autour de la ville de Kédougou, soumis aux contraintes du milieu et surtout à une sous intégration économique est très peu dynamique comme en témoigne la faiblesse démographique des campagnes: les arrondissements de Bandafassi, de Saraya et de Fongolembi ont un taux de croissance démographique inférieur à 2%; salemata a une variation négative -0,2%. Partout ailleurs dans cette région orientale les taux de croissance tournent autour de la tendance centrale, entre 2 à 4% sauf les villes de Matam et Bakel qui ont une croissance annuelle inférieure à 2%.

Au Sud, la Casamance connaît dans sa partie orientale qui coïncide avec la région de Kolda un dynamisme démographique des campagnes de plus de 4,5% de croissance surtout dans les arrondissements de Médina Yorofoula au nord et de Diattacounda au sud de la ville de Sedhiou. Diendé à l'ouest de la ville de Kolda, 5,3% et Velingara au nord-est, 4,6% témoignent de cette même croissance. L'érection de cette partie orientale en région administrative suite au dernier découpage administratif du territoire en 1984, des conditions économiques avantageuses résultant d'une bonne pluviométrie, une solide tradition agricole avec l'extension de la culture du coton, la promotion de Kolda en capitale régionale dont les fonctions tertiaires se sont étoffées, ont maintenue sur place une partie de l'excédent démographique. La région de Ziguinchor à l'ouest que ce même découpage territorial a amputé de cette partie orientale de l'ancienne région de Casamance a un taux de croissance rurale très faible de 1,5%. Le dynamisme urbain est cependant marquant avec un accroissement de 4,7%.

Une véritable dépression démographique, révélatrice des contraintes spatiales et socio-économiques, marque une grande partie Nord et Centre-Nord du Sénégal. Cet espace d'orientation Nord-Est/Sud-Est comprend la zone médiane de la région du fleuve entre les arrondissements de M'Bane et Ourosogui, la totalité de la région de Louga jusqu'aux zones frontalières des régions de Thiès et de Diourbel. Cette région intègre la zone sylvo-pastorale, espace de parcours dont la vie pastorale est une des composantes majeures, caractérisée par la maigreur des ressources: écologie ingrate, sols peu fertiles (4% des potentialités en terres cultivables pour 21%

de la superficie totale du Sénégal), limites imposées à la culture par une pluviométrie moyenne voisine de 400 mm.

Cet espace sensible, économiquement pauvre, présentant des éléments "déstructurants", alimente des courants migratoires temporaires ou définitifs vers l'Ouest et le Sud du pays. Les dix-huit arrondissements que couvre cette zone ont une croissance démographique inférieure à la croissance moyenne nationale; sur les sept arrondissements qui enregistrent des pertes de population, cinq s'y localisent: Kas-kas au Nord Est de la région du fleuve enregistre une perte de - 0,5%; dans un triangle au Sud de la ville de Louga, les arrondissements de M'bodiène, Koki, Sagatta prolongés par Niakhène dans la région de Thiès, enregistrent une croissance négative.

Enfin dans le centre occidental sénégalais, les campagnes du bassin arachidier s'éclaircissent. La majeure partie des arrondissements ont un taux de croissance inférieur à la croissance moyenne nationale. Signalons le cas exceptionnel de l'arrondissement de N'Dame avec une croissance de 7%. Il abrite la localité de Touba capitale de la confrérie musulmane mouride. Ce centre religieux très dynamique, de plus de 100.000 habitants, est incontestablement une ville. Cependant les chefs religieux s'opposent à l'organisation communale de cette localité.

La région de Fatick (Sud-Ouest du Sénégal Occidental) peu urbanisée présente, par ailleurs, une croissance rurale soutenue dans les départements de Fimela, Djilor et Toubacouta.

L'espace du Centre Ouest, zone de cristallisation de la colonisation arachidière ayant bénéficié d'importants investissements, concentre l'essentiel des villes. Celles-ci étaient d'anciennes escales, relais intégrés dans un réseau de collecte des produits arachidières acheminés vers l'extérieur par le port de Dakar.

La crise du milieu rural liée à celle de l'arachide et à la dégradation des ressources naturelles explique l'affaiblissement des campagnes qui nourrissent d'importants flux migratoires vers les villes. Ainsi le processus d'urbanisation s'effectue sur fond de crise. Le dynamisme économique des villes, leur capacité d'offrir des emplois est fonction de la solidité du cadre spatial dans lequel elles évoluent. Celles-ci sont ainsi dans l'incapacité de digérer cette croissance à laquelle elles se trouvent confrontées. Les courants migratoires s'orientent surtout vers la capitale, Dakar qui concentre tous les pouvoirs de commandement et l'essentiel du tissu industriel et des activités "informelles".

Hiéarchie et typologie de la croissance urbaine au Sénégal

La ville est devenue une réalité incontournable dans l'organisation de l'espace sénégalais. La dynamique démographique et sa mobilité ont impulsé une croissance urbaine déclenchée pendant la période coloniale. Depuis 1960, année de l'accession à l'indépendance, la population urbaine

Elle est accrue rapidement. Elle a un peu plus doublé en 16 ans passant de 1.044.436 habitants en 1960 à 1.789.900 habitants en 1976 et a triplé en 1988 avec 2.700.000 habitants. Le Sénégal s'est enrichi en 1990 de 11 nouvelles communes: Kounghel, Dioffior, Thionkessyl, Marsassoum, Goudomp, Pout, Oourossogui, N'Dioum, Dahra, Guediawaye, Bargny. Le taux d'urbanisation passe ainsi de 23,3% de la population totale à 32% puis 40%. Pour un pays réputé agricole 1 habitant sur 2,5 vit en ville. Ce qui exige de changer les modèles de références et les images de rhétorique politique.

La Hiérarchie du système urbain au Sénégal

Le dispositif hiérarchique de l'organisation des villes sénégalaises n'a presque pas connu de modification, sinon quelques reclassements d'unités urbaines suite à un renforcement (Richard Toll, M'bour) ou à un fléchissement (Saint Louis) de leur base démographique et socio-économique. Ville primatale et véritable pivot de l'espace sénégalais, Dakar continue à dominer le système urbain sénégalais (Tableau 1). De 1961 à 1988, la capitale n'a cessé de renforcer sa position, dans la hiérarchie urbaine: sa population qui était en 1961 5,8 fois supérieure à la population de la deuxième ville présente un écart de 1 à 7 en 1976 et 1 à 7,4 en 1988 (voir Carte No. 2).

Tableau 1 : Structure par taille des villes sénégalaises

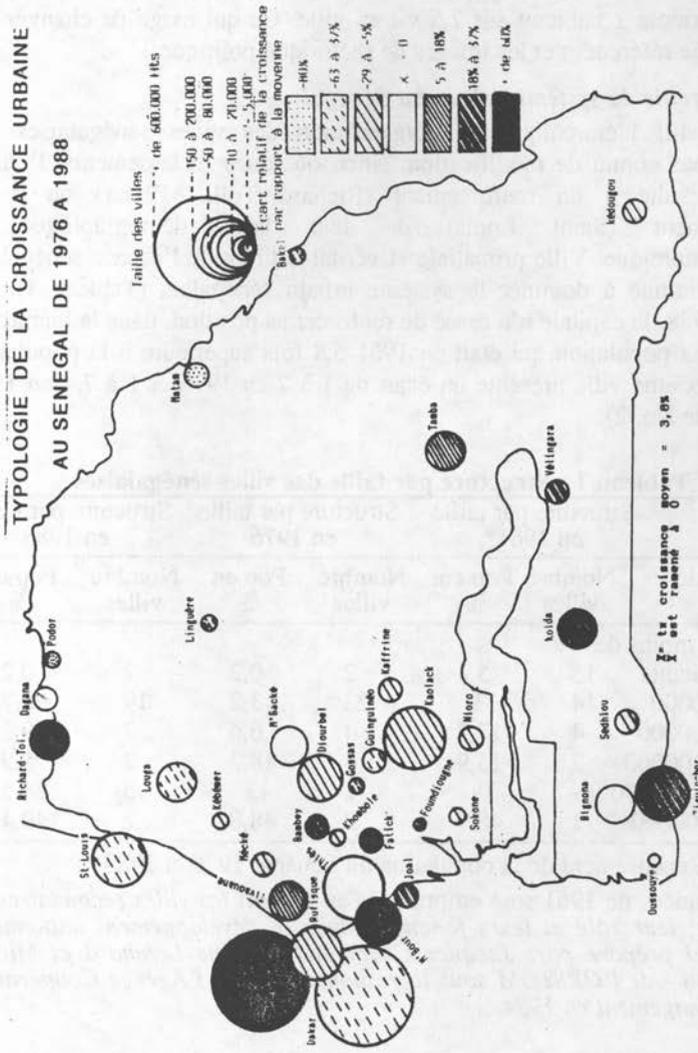
Groupes de taille	Structure par taille en 1961*		Structure par taille en 1976		Structure par taille en 1988	
	Nombre villes	Pop en %	Nombre villes	Pop en %	Nombre villes	Pop en %
Villes de moins de 5000 habitants	15	5,1	2	0,2	2	0,2%
5000 à 20000	14	13	23	13,2	19	8,7
20000 à 50000	4	17,3	4	6,6	7	9,3
50000 à 100000	2	15,9	4	18,2	2	5,9
100000 à 200000	-	-	2	13	5	26,5
Plus de 400000	1	48,7	2	48,8	2	49,4

Source: Recensement de la population du Sénégal 1976 et 1988

* Les données de 1961 sont empruntées au rapport *les villes secondaires en Afrique, leur rôle et leurs fonctions dans le développement national et régional* préparé par: Jacques Champaud, Jérôme Lombard et Michel Sivignon - de l'ORSTOM sous la responsabilité de l'Agence Coopération et Aménagement en 1984.

L'examen du tableau 1 montre que Dakar et son doublet Pikine polarisent l'essentiel de la population urbaine. La concentration des fonctions de commandement politique et économique dans la capitale

Carte No. 2



explique cette croissance: 48,7% de la population en 1961, 48,8% en 1976 et 49,4% en 1988.

Le deuxième niveau de la hiérarchie est constitué par la classe des villes de 100.000 à 200.000 habitants. La structure par taille s'est modifiée au profit de cette strate. En 1961 hormis Dakar dont la population atteignait plus de 400.000 habitants, aucune autre ville sénégalaise ne dépassait les 100.000 habitants. Les villes de Thiès et Kaolack ont atteint ce chiffre en 1976. Aujourd'hui cinq villes dont Saint-Louis, Kaolack, Ziguinchor, Thiès, Rufisque appartiennent à cette strate urbaine. Leur part dans la population urbaine s'élève à 26,4% en 1988 alors qu'elle n'était que de 13% en 1976.

Au Sénégal, l'armature urbaine est constituée pour plus des deux tiers par les niveaux I et II de la hiérarchie, 61,8% en 1976 et 76% en 1988.

La population citadine dans la catégorie des villes de 50.000 à 100.000 habitants s'élève à 5,9% en 1988 contre 18,2% en 1976 et 15,9% en 1961. Cette catégorie a pâti du glissement de certains centres dans la strate supérieure.

La catégorie des centres urbains de 20.000 à 50.000 habitants a connu un affaïssement important entre 1961 et 1976; sa part est passée de 17,3% de la population urbaine à 6,6%. L'apport de quelques centres de la strate inférieure a entraîné un léger mieux, 9,3% en 1988.

Les petites villes de moins de 5.000 habitants et celles dont la population est comprise entre 5.000 et 20.000 habitants sont mieux représentées en nombre: 21 petites villes en 1988, 25 en 1976 et 29 en 1961. Leur part dans la population urbaine diminue rapidement pour alimenter la strate supérieure: 18% en 1961, 13,4% en 1976 et 8,9% en 1988.

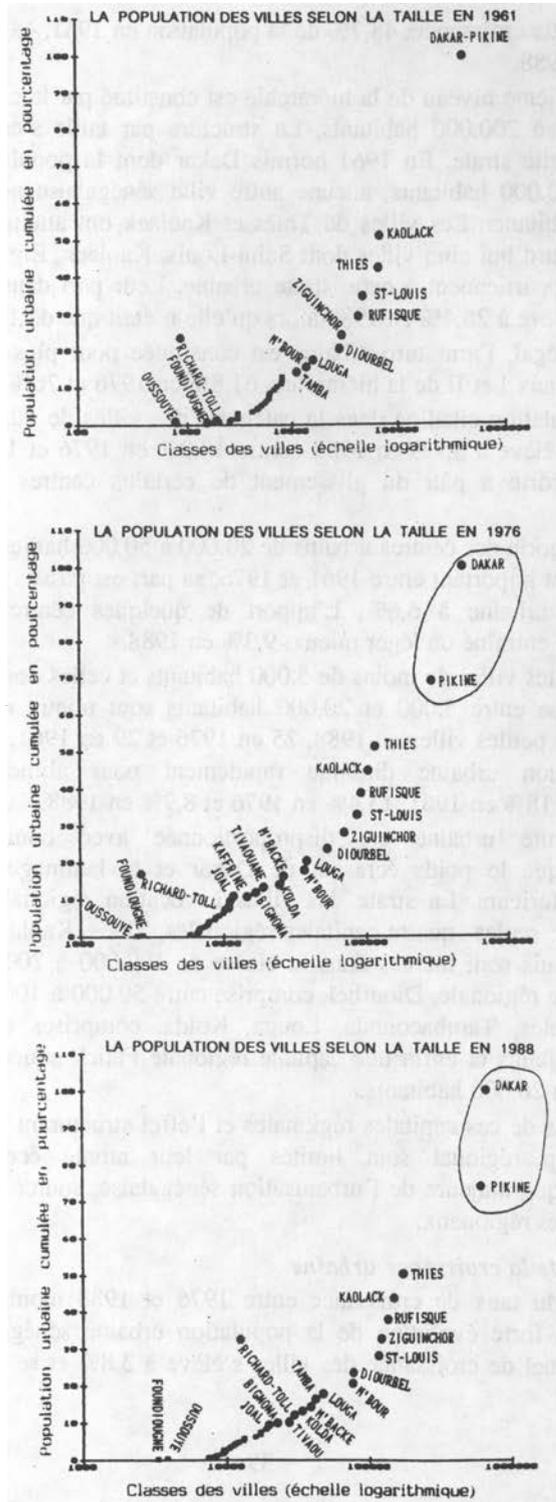
L'armature urbaine est disproportionnée avec comme principale caractéristique le poids écrasant de Dakar et le laminage des villes de niveaux inférieurs. La strate des villes à vocation régionale est très mal représentée: seules quatre capitales régionales, Thiès, Kaolack, Ziguinchor, et Saint-Louis sont incluses dans la classe de 100.000 à 200.000 habitants; une capitale régionale, Diourbel, comprise entre 50.000 à 100.000 habitants; trois capitales, Tambacounda, Louga, Kolda, comprises entre 20.000 à 50.000 habitants et enfin une capitale régionale Fatick située dans la strate de 10.000 à 20.000 habitants.

Le poids de ces capitales régionales et l'effet structurant de celles-ci sur leur champ régional sont limités par leur atonie économique, une caractéristique majeure de l'urbanisation sénégalaise, source permanente de déséquilibres régionaux.

Typologie de la croissance urbaine

L'analyse du taux de croissance entre 1976 et 1988 montre d'une façon générale la forte évolution de la population urbaine sénégalaise. Le taux moyen annuel de croissance des villes s'élève à 3,8% et se situe au-dessus

Figure No. 1



du taux de croissance de la population totale qui est de 2,7% et de la population rurale égale à 2,02%. Les rythmes de croissance urbaine sont cependant très différenciés et les variations relatives extrêmes opposent Richard Toll avec 127,1% d'accroissement global et Matam avec seulement 8,8%. L'écart relatif entre le taux de croissance des villes et le taux national de croissance urbaine moyen (Fig. No. 1) permet de dégager une typologie des villes sur la base de leur dynamisme démographique et géo-économique.

Les villes à forte croissance

Les pôles de développement urbain attestant une croissance forte et largement supérieure à la moyenne nationale concernent des espaces ayant bénéficiés d'investissement économique. Le dynamisme des villes de M'Bour et Richard Toll, nourri par une migration intérieure, s'explique sans nul doute par l'étoffement de leur tissu économique, investissement touristique pour le premier centre et industriel pour le second.

Richard Toll qui n'était pas érigée en ville en 1976 a bénéficié d'un important investissement de l'industrie sucrière avec la culture de la canne à sucre et la raffinerie du sucre et constitue un pôle d'attraction important. Son dynamisme, 7% de croissance annuelle (la plus forte du pays) soit 84,2% au dessus de la moyenne, est impulsé par la création massive d'emplois: plus de 1500 emplois permanents et 4500 emplois saisonniers y ont été créés. La ville de Dagana qui s'accroche fonctionnellement à la ville de Richard Toll en lui servant d'espace dortoir profite de ce dynamisme démo-économique.

Outre la pêche artisanale qui fait de M'Bour le premier centre de pêche du pays, l'investissement touristique, matérialisé par la création de la station de Saly Portudal, explique l'élargissement du fait urbain. M'Bour a enregistré pendant ces douze dernières années une forte poussée urbaine, avec une multiplication de sa population par deux entre 1976 et 1988; 65,7% de croissance au-dessus de la moyenne urbaine nationale en 1988. Le centre urbain de Joal intégrée dans la mouvance de M'Bour affiche un dynamisme grâce à ses fonctions touristiques et de pêche.

L'explosion urbaine de Pikine est tributaire de Dakar. Puissant pôle d'attraction à rayonnement national, Dakar continue de concentrer toutes les fonctions, administrative, politique et de gestion économique du pays. La capitale est alimentée de toute part par de très forts courants migratoires. Saturé et en proie à une crise de logement profonde, Dakar rejette tous les nouveaux venus à Pikine son doublet qui enregistre l'un des taux d'accroissement annuels les plus forts du pays, 6,3% soit 65,7% au-dessus de la moyenne nationale. La ville de Dakar quant à elle a un croît de 2,4% soit 36,8% au dessus la moyenne urbaine nationale.

Les villes dynamiques

Certains centres promus administrativement attestent une croissance dynamique: c'est le cas de Fatick qui, hissé au rang de capitale régionale,

connaît une évolution de l'ordre de 5,2% soit 36,8% au-dessus de la moyenne.

La ville de Kolda, composante du triptyque urbain méridional avec Ziguinchor et Vélingara, répond en partie à cette même logique. Cependant cet axe de développement urbain prolongé à l'est par la ville de Tambacounda doit son dynamisme à la solidité de son espace d'évolution: écologie avantageuse, industrialisation liée aux énormes potentialités agricoles. Les progrès de la culture spéculative de coton contribue à l'urbanisation de Vélingara et de Tambacounda qui atteignent des taux de croissance respectivement supérieurs de 18,4% et 7% à la moyenne nationale. L'expansion urbaine de Ziguinchor, la plus vigoureuse de cet axe méridional (4,9% de croissance annuelle soit 29% au-dessus de la moyenne urbaine nationale), répond aussi à des motivations touristiques.

Les villes de croissance modérée et de faible dynamisme

Les espaces géographiques d'expansion urbaine ne coïncident pas toujours aux régions ayant une longue tradition urbaine. Les anciens pôles de développement urbain de la région du bassin arachidier paraissent essoufflés. La ville de Thiès présente une croissance modérée (3,5% par an) soit 7,8% sous la moyenne urbaine nationale. Les grands centres de Kaolack, Diourbel dépouillés de leur fonction commerciale, en proie à de nombreuses difficultés économiques liées à la crise de l'arachide ont légèrement perdu de leur dynamisme: leur croissance modérée est inférieure à la moyenne nationale respectivement de 15 et 18%.

Les petits centres urbains, anciennes "escales de l'arachide" liés fonctionnellement au centre portuaire de Kaolack révèlent un faible dynamisme après l'abandon du port de cette ville au profit de Dakar; Gossas, Guinguinéo, Foundiougne affichent une évolution médiocre voire stagnante, inférieure de 50% à la moyenne urbaine nationale. La ville de Louga évoluant dans un milieu économique et spatial de crise (Crise des ressources naturelles) est touchée par une inflexion urbaine plus importante, 4,9% de croissance entre 1961-1976 et seulement 1,6% entre 1976-1988 (soit 56% en dessous de la moyenne urbaine nationale en 1988).

Les villes atones du Sénégal oriental

Les villes atones de la partie orientale du Sénégal évoluant dans un cadre spatial marginalisé (marginalisation socio-économique, éloignement par rapport à la vie de relations économiques offerte par le port de Dakar et son aéroport) sont les moins dynamiques. Les villes de Bakel, Podor, Matam, anciennes escales du fleuve Sénégal dont la fonction commerciale était liée à la commercialisation de la gomme arabique, sont en proie à de nombreuses difficultés: absence de forme de développement moderne pouvant fixer la population, atonie socio-économique. Les taux de croissance enregistrés par ces villes sont les plus bas et sont pour Bakel 1,6%, Podor 0,8% et Matam

0,7% par an soit respectivement 57,8%, 78,9% et 81,5% en dessous de la moyenne urbaine nationale.

Ces centres urbains de la région du fleuve naguère commandée économiquement et politiquement par la ville de Saint-Louis, ancienne capitale du Sénégal qui éprouve aujourd'hui les mêmes difficultés de croissance (39,4% sous la moyenne), alimentent de puissants flux migratoires vers Dakar et l'étranger.

La ville de Kédougou au Sud-Est de cette région souffre de sa localisation périphérique, 18% en dessous de la moyenne nationale.

Conclusion

Les résultats du recensement de 1988 comparés à ceux de 1976 ont permis de dégager quelques grandes lignes de la croissance démographique sénégalaise pendant ces 12 dernières années. L'accélération de l'urbanisation en est une caractéristique majeure. Elle est, par ailleurs, révélatrice des contraintes socio-économiques des campagnes qui se manifestent par le départ de plus en plus massif de ruraux vers les villes. D'autre part l'organisation spatiale de la population urbaine confirme la grande sélectivité dans la localisation, une partie occidentale occupée opposée au vide de la partie orientale.

La fixation de la population pour la faire participer au développement régional plutôt de la perdre par l'émigration implique que soit renforcée l'armature régionale dans l'est du pays en dynamisant l'évolution socio-économique. Tel est le défi auquel doit faire face l'aménagement du territoire.

Bibliographie

- Becker Charles, Diouf Mamadou et M'Bobj Mohamed (1987), Les sources démographie de l'histoire de la Sénégalambie in *Annales de démographie historique* Paris, Mouton
- Claval Paul (1981), *La logique des villes* Litec, Paris.
- M'Bow Latsoucabe (1985), "Une lecture des villes sénégalaises" in *Annales de la faculté des lettres et sciences humaines de Dakar* No. 15 pp. 265-288.
- Miosec Jean Marie (1984), "Activités tertiaires supérieures et organisation spatiale du centre de Tunis: le sens d'un élargissement" in *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie* No. 2.3.
- Revue Historiens/Géographes du Sénégal* No. 4.5 Septembre 1989.
- Van-chi Bonnardel Régine Nguyen (1978), *Vie de relations au Sénégal: le circulation d' biens*, thèse de doctorat d'état, mémoires IFAN No. 90.